

dehors en lui envoyant, du bout des doigts, un baiser.

Madame Augustine, la grande couturière, demeurait rue Saint-Honoré, près de la rue Castiglione. Lucie, franchit rapidement la longue distance qui sépare l'île Saint-Louis de la rue Saint-Honoré. La jeune fille, au lieu d'être obligée d'attendre dans l'atelier de réception avait, par un faveur spéciale, ses grandes entrées dans le cabinet de la patronne et dans la pièce où la maîtresse coupeuse travaillait seule. Elle alla droit au salon d'essayage où madame Augustine se trouvait avec sa première « demoiselle » et une jeune fille de dix-huit ans environ, blonde et jolie. Cette jeune fille devait être une cliente exceptionnelle, car la grande couturière daignait lui prendre mesure elle-même d'une robe de soirée. Madame Augustine tourna la tête vers la personne qui venait d'entrer.

— Ah ! c'est vous, Lucie ? dit-elle en adressant un sourire à la nouvelle venue. Je suis enchantée de vous voir et vous arrivez fort à propos. Je vais vous confier un travail pressé et qui demande beaucoup de goût... la robe de bal dont je prends mesure à mademoiselle Harmant. Je veux que ce soit un chef-d'œuvre.

Lucie jeta un coup d'œil à la jeune fille qu'elle voyait pour la première fois. Mary, en même temps, la regardait. Leurs regards se croisèrent.

— Ah ! dit la fille de Jacques Garaud, c'est mademoiselle que vous allez charger de ma robe ?

— Oui, répondit madame Augustine. Lucie est ma meilleure ouvrière... celle dont le goût est le plus sûr. Ma confiance en elle est très grande et fort bien placée. Elle vous évitera un déplacement ennuyeux en allant vous essayer la robe chez vous dès qu'elle sera faite. Vous n'aurez plus à revenir ici que pour me donner de nouveaux ordres.

— Alors, mademoiselle Lucie, je vous attends, dit Mary. Vous me trouverez toujours le matin à l'hôtel de mon père. A bientôt, n'est-ce pas ?

— A bientôt, oui, mademoiselle.

Mary, en passant devant l'ouvrière, lui sourit, et sortit du salon d'essayage, accompagnée par madame Augustine qui voulut la reconduire jusqu'à l'escalier. Lucie détacha les épingles du paquet apporté sur elle, et étala le peluche qu'elle contenait sur une table garnie de peluche cramoisie.

— Parfait ! parfait ! parfait ! s'écria la grande faiseuse en rentrant après avoir examiné le corsage. Lucie, ma mignonne, vous êtes un bijou ! Il n'y a jamais que des compliments à vous adresser. Voilà pourquoi je veux vous confier la robe de mademoiselle Harmant, qui est difficile à satisfaire. Avez-vous déjà vu ici mademoiselle Harmant ?

— Non, madame.

— C'est une Américaine. Son père, un industriel, je ne sais combien de fois millionnaire, a quitté New-York pour venir se fixer à Paris. Elle a dix huit ans, miss Mary. Une de mes bonnes clientes, mais originale, fantasque. Pauvre enfant, ce n'est pas sa faute. C'est sa maladie qui veut cela.

— Elle est malade ? demanda Lucie.

— Elle s'en va de la poitrine, et elle a l'air de ne point s'en douter ! Hélas ! ça ne se voit que trop. Ces taches rouges sur les pommettes, cette petite toux trahissent le mal. Jeune, jolie, riche, tout pour être heureuse, et mourir ! c'est bien triste, hein ?

— Oui, madame, bien triste.

— Que voulez-vous, c'est la vie ! Ma mignonne, on va tailler cette robe qui sera d'un rose pâle et toute garnie de jais blanc. Demain matin vous viendrez la chercher en voiture. Je vous mettrai les garnitures en même temps et je vous donnerai mes instructions.

— Bien, madame. Mais d'ici à demain ?

— Avez-vous le temps de faire une pelisse d'enfant en cachemire blanc piqué ?

— Oui, madame. Je veillerai au besoin pour la finir.

— Eh ! bien, passez à l'atelier de coupe, prenez la pelisse, faites ensuite régler votre livre et allez à la caisse. Je suis très contente de vous Lucie. Voici deux louis de gratification.

— Je vous remercie, madame ; fit la jeune fille avec effusion ; je ne sais comment reconnaître vos bontés pour moi.

— Vous les méritez, mon enfant. Ah ! prenez l'adresse de l'Américaine.

Lucie tira de sa poche un carnet et attendit. Madame Augustine lui dicta cette adresse qu'elle écrivit aussitôt :

« Mademoiselle Mary Harmant, rue Murillo, No. 27. »

Ceci terminé, la fille de Jeanne Fortier alla successivement à l'atelier de coupe, puis à la caisse, et reprit le chemin de sa chambrette du quai Bourbon où elle se mit au travail en attendant le retour de son fiancé.

LIV

Lucien, après avoir déjeuné dans une crêmerie où il prenait habituellement ses modestes repas, était allé reporter ses dessins. Le mécanicien pour lequel il faisait des plans habitait Issy. La route était longue et le jeune homme dut encore attendre qu'on lui donnât d'autre travail. Une fois libre il résolut de tenir sa promesse à Lucie, et de savoir le plus tôt possible si Georges Darier habitait Paris. Pour cela il suffisait de jeter les yeux sur le tableau de l'ordre des avocats. Or, ce tableau se trouve au palais de justice. Il s'y rendit, s'adressa à un jeune avocat en robe dans la salle des Pas-Perdus et lui demanda un renseignement.

— Inutile de consulter le tableau, monsieur, répondit le jeune homme. Georges Darier est un de mes confrères les plus estimés, je le connais et vais vous donner son adresse.

Puis, l'obligeant collègue de Georges, tirant de sa poche un agenda, l'ouvrit à la page consacrée aux avocats et lut à haute voix : Rue Bonaparte, 19.

— Merci mille fois, monsieur.

Lucien quitta le palais et regarda l'horloge de la façade. Elle marquait cinq heures.

— Je dois le trouver à cette heure dans son cabinet, et la rue Bonaparte n'est pas loin d'ici, pensa le fils de Jules Labroue. Lucie a raison. J'ai eu tort de perdre de vue si longtemps celui qui s'est toujours montré pour moi un véritable ami. Peut-être, en effet, vaut-il mieux que les autres, et n'aura-t-il pas changé comme eux.

Et, rendu joyeux par la pensée qu'il allait revoir son camarade d'enfance, il se dirigea vers la rue Bonaparte.

Georges Darier n'avait fait au palais ce jour-là qu'une courte apparition et il était rentré chez lui. Au tintement de la sonnette, la vieille servante Madeleine lui vint annoncer la visite d'Etienne Castel. Georges courut au devant du peintre qui avait été son tuteur et qui restait son meilleur ami. Etienne n'était plus le jeune homme que nous avons vu descendre du chemin de fer, le sac de voyage au dos, pour se rendre au presbytère de Chevry, vingt-et-une années auparavant. Il approchait la cinquantaine, mais si ses cheveux et sa moustache grisonnaient, il avait conservé son visage ouvert, son regard franc, ses allures lestes, et l'expression gaiement insouciant de sa physionomie. Toujours mince et bien découpé, il marchait d'un pas ferme et la tête haute. Vêtu avec une recherche voisine de la coquetterie, il portait à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur. Georges lui tendit les mains en s'écriant :

— Savez-vous bien que vous devenez rare, mon cher tuteur ! Voilà quinze grands jours que je ne vous ai vu !

— Oui, répondit l'artiste, j'avais un tableau à finir : seulement, la distance est courte de la rue Bonaparte à la rue d'Assas, et tu aurais pu venir me voir.

— Je le désirais vivement, mais j'étais moi-même accablé de besogne.

— Tant mieux ! Je ne t'en veux pas, et la preuve c'est que je ne suis point un dérangement pour toi, je viens te demander à dîner.

— Un dérangement, vous ! Ah ! cher tuteur, vous n'en croyez rien !

— Eh ! bien alors, dis à Madeleine de mettre mon couvert et de nous confectionner une de ces timbales de nouilles au fromage et au jus, dont elle a le secret.

Georges sonna en riant. La vieille servante accourut.

— Monsieur désire ? demanda-t-elle.

— Mon tuteur dîne avec moi, commença Georges, et...

— Et je vais préparer une timbale de nouilles, interrompit Madeleine ; c'est bien ça, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, Madeleine, c'est bien ça.

— A sept heures précises, le dîner sera servi... et je monterai deux bouteilles de vieux vin de Corton que monsieur Etienne trouve si bon.

— Bravo, Madeleine !

La servante se retira et le peintre reprit :

— Maintenant que j'ai terminé mes travaux pressés, mes travaux de commande, je veux retourner une toile peinte il y a vingt-et-un ans, et dont j'avais fait l'ébauche chez mon vieil ami, ton excellent oncle, le curé de Chevry.

— Le tableau qui se trouve au fond de votre atelier et que recouvre une toile grise ?

— Oui.

— Pourquoi le cachez-vous ?

— Je ne le cachais pas, je ne le montrais pas, voilà tout. C'est une œuvre de jeunesse, et par conséquent bien incomplète dans certaines parties ; mais maintenant je vais le « recalcr », et tu verra qui voudra. A ce propos, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Disposez de moi.

— Tu as conservé religieusement, je le sais, un souvenir de ton enfance, un petit cheval de bois et de carton.

— Qui me vient de ma bonne mère, acheva Georges Darier. Elle me l'avait donné quand j'étais tout petit, il y a si longtemps que je ne m'en souviens pas, et je le garde comme une précieuse relique. Il est là, sur un fût de colonne et sous un crêpe de deuil.

— J'ai besoin que tu me prêtés cette relique.

— Vous en avez besoin ? s'écria Georges.

— Oui.

— Pour quoi faire ?

— Pour mon tableau.

Le jeune avocat fit un geste de stupeur.

— Que représente-t-il donc, ce tableau ? demanda-t-il.

— Une scène touchante et dramatique. Des gendarmes viennent arracher d'une maison où elle s'était réfugiée, une pauvre femme accusée de quelque crime. Le groupe est saisissant et les personnages nombreux. Outre la femme arrêtée, les gendarmes, le maire, le garde-champêtre, j'ai placé, sur cette toile, ta mère, ton oncle, moi-même faisant un croquis de cette scène, et enfin toi, mon cher Georges.

— Moi ! répéta le fils de Jeanne Fortier.

— Oui, toi qui sembles implorer les gens de justice et leur demander de faire grâce à la malheureuse.

— Et cela est arrivé ?

— Oui !

— Et j'étais là ?

— Parfaitement.

En racontant ce qui précède, Etienne Castel avait les yeux fixés sur le visage de Georges, étudiant l'effet produit par ses paroles, et cherchant si ce récit rapide ne raviverait pas un vague souvenir du passé. Georges écouta sans tressaillir.

EXCURSION AU LAC SAINT-PIERRE

Nous apprenons que le splendide vapeur *Trois-Rivières* a été nolisé pour une excursion sur le lac Saint-Pierre, le 29 JUIN courant. Le comité d'organisation veut en faire le plus beau et le plus agréable voyage de la saison. Rien ne sera épargné pour donner tout le confort possible aux excursionnistes. Les billets ne seront placés qu'entre bonnes mains, et toutes personnes suspectes en seront exclues. Il y aura concert vocal et instrumental en descendant et en remontant.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 88.—CHARADE

Aux chances de mon Premier est bien fou qui s'y fie.
Chacun vers mon Dernier va toujours en avant,
Et mon Entier dans le monde souvent
Décide du sort de la vie.

SOLUTIONS :

No. 86.—Les mots sont : Arrêté—Artère—Rareté.
No. 87.—La lettre T.